

1489, ce manuscrit était destiné à un corps d'œuvres complètes demeuré dans les limbes. Le ms. lat. 2862 contient également un second recueil de cent autres élégies, qui n'avaient jamais été imprimées. J. Desjardins en procure donc l'édition *princeps*, vingt-deux ans après qu'elle a republié le premier *Hecatelegium* : bel exemple de patience, de constance, de fidélité et de dévouement féminins, dont on se demande si Pacifico en est digne. Au point de vue matériel, la présentation de ce volume est tout à fait satisfaisante (même si l'on doit à nouveau déplorer que les notes ne soient pas à leur place, en bas de la page, comme on savait le faire du temps où les livres étaient composés à la main), le texte est établi avec soin, la traduction en rend toutes les audaces ou, de notre point de vue, tout le conformisme (car «la chair est triste»). Lorsqu'il parle de sexe, avec sa crudité habituelle, le Pacifico du deuxième *Hecatelegium* est octogénaire, voire nonagénaire : décrit-il encore des prouesses réelles, remue-t-il la cendre de vieux souvenirs pour y trouver quelque braise encore rougeoyante, ou met-il en scène les velléités monotones, les fantasmes hors d'atteinte d'un esprit trahi par son corps ? On retrouve dans ce volume toutes les obsessions qui parcouraient le premier : la débauche et ses descriptions, dont il émane la même qualité d'ennui que des romans de Sade ; la misogynie (*Foemina et omne malum non sunt diversa sed unum, / Haec omnis fons est haec et origo mali / Quicquid agit, mala semper agit, nil cogitat ultra / Praeter et haec ultra somniat illa nihil. / Nil potuit nasci peius, nil foedius unquam / Pestis ut haec, nullus sic graue spirat odor. / Non olet aestatis minus haec quam tempore brumae, / Non minus haec retro, non olet ante minus*, II, 9, v. 13-20) ; l'athéisme ou, au mieux, le théisme (*Credamus ! quoniam est aliquid quod credere oportet : / Res tanta auctorem debet habere suum*, V, 6, v. 43-44 ; *Non ego ieiunus perscrutor facta deorum, / Non mecum superi cum superisque loquor*, VI, 8, v. 9-10). Mais on a l'impression que le fougueux rimeur s'est assagi. Conséquence du grand âge ou changement de climat moral ? Une lettre d'Agostino Vespucci à Machiavel (16 juillet 1501) indique que Pacifico ne dut sa survie qu'à ses protections haut placées... parmi les cardinaux (*E qui Pacifico, Phaedro e delli altri poeti qui nisi haberent refugium in asylum nunc huius cardinalis combusti iam essent*, cité p. xvii. Comme le note l'éditeur, l'allusion vise sans doute Francesco Soderini, que Guichardin décrit comme éloigné de la foi : c'est le moins que l'on puisse dire). Si des princes de l'Église ont fourni gîte, couvert et sécurité à Pacifico, il semble que les Papes successifs (Alexandre VI, Pie III, Jules II) aient décliné ses offres de services. On trouve dans ce volume toute une série de requêtes bassement quémandeuses et, pour finir, une élégie railleuse, dépitée, où le poète se déclare candidat au poste de porte-coton du Souverain Pontife. Il y a dans ces pages des éléments autobiographiques, mais également une grande part de jeu ; elles ne peuvent donc être utiles à ceux qui scrutent l'histoire de la sexualité, d'autant plus que la sexualité, phénomène biologique, n'a pas d'histoire, pas plus que n'en ont la respiration ou le rythme cardiaque. Jeu dangereux mais, que l'on sache, Pacifico est mort riche d'années : de quoi faire réfléchir tous ceux qui, à la suite de Michel Foucault, veulent voir l'Histoire en noir et blanc, en passage de l'ombre à la lumière ; qui se représentent le monde ancien, le monde d'avant, comme livré à la répression, à la coercition, à l'Inquisition. Ce n'est pas le moindre mérite de Pacifico, admirablement servi par J. Desjardins, de rappeler à notre époque «libérée», fière de ses prétendues conquêtes, qu'en matière de mœurs, tout a toujours existé, et que ceux qui réclament bruyamment «la jouissance sans entraves» ne firent jamais que solder l'héritage du seul XIX<sup>e</sup> siècle.

Gilles BANDERIER.

Alain BLANCHARD, *La comédie de Ménandre. Politique, éthique, esthétique*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2007 (Hellenica), 24 × 16 cm, 173 p., 18 €, ISBN 978-2-84050-524-2.

L'introduction, claire et critique, présente les maigres éléments biographiques avant de s'interroger sur la fortune de Ménandre, immense jusqu'au VI<sup>e</sup> s. PCN : iconographie et

papyrus en témoignent ; Aristophane de Byzance le place après Homère. Ensuite, l'oubli, qui prend fin à la Renaissance (fgts de la tradition indirecte). Pourquoi cette éclipse tout au long du Moyen Âge ? L'A. évalue les hypothèses ; pour lui, les attaques de Phrynichos d'Arabie (2<sup>e</sup> m. du II<sup>e</sup> s. PCN) ont finalement eu raison de Ménandre ; lexicographe, atticiste intransigeant, Phrynichos préfère l'époque où Athènes connaissait la démocratie et la liberté (par rapport à Rome) ; et c'est Aristophane que l'on préfère. Néanmoins, par Térence, Ménandre influença le théâtre classique moderne : « Ménandre est une source cachée » (p. 27), beaucoup mieux connue aujourd'hui par la découverte, commencée en 1907 au Caire, de papyrus dont l'A. est un spécialiste. Trois dimensions caractérisent le théâtre de Ménandre. Politique. Bien que la Comédie Nouvelle passe pour peu sérieuse, elle a une portée politique, mais par allusions ; par exemple, la philanthropie de Démétrios de Phalère, pourtant maître absolu d'Athènes à la fin du IV<sup>e</sup> s. (*Dyscolos*) ; aspects politiques aussi dans les propos sur l'éducation, sur Euripide (pessimiste face aux démagogues) et le silence sur Aristophane (réactionnaire). Éthique : dimension affichée, d'où les sentences tirées de son œuvre, alimentant la tradition indirecte ; parallèles avec l'*Éthique à Nicomaque* ; le dénouement moral : le rire chasse la colère. Esthétique. Réalité des unités de lieu (gauche et droite conventionnelles du théâtre et leurs applications), de temps et d'action (même dans les cas de deux intrigues, qui ne sont pas propres aux contaminations de Plaute et de Térence). L'A. termine cette belle introduction en soulignant l'alternance heureuse des temps forts et des temps faibles dans l'action. Bernard STENUIT.

Roberto PRETAGOSTINI, *Ricerche sulla poesia alessandrina II. Forme allusive e contenuti nuovi*, Rome, Quasar, 2007 (Quaderni dei Seminari romani di cultura greca, 11), 24 × 17 cm, XII-234 p., ISBN 88-7140-352-5.

Théocrite, Callimaque et Apollonios de Rhodes sont particulièrement à l'honneur, pour eux-mêmes mais aussi dans la mesure où chacun à sa manière ils sont héritiers d'Homère. Anacréon, Hésiode et Méléagre apparaissent aussi occasionnellement. On l'aura compris : c'est de poésie grecque qu'il est ici question, tout au long des vingt études que l'auteur avait choisi de rassembler avant son décès inopiné. Le latiniste ne manquera cependant pas d'en tirer profit car bien des aspects fondateurs de l'alexandrinisme latin, du genre bucolique, ... sont ici exposés. Le logicien y retrouvera le débat sur le fameux paradoxe selon lequel «les Crétois sont menteurs» (p. 127), le métricien appréciera la mention des vers «éoliens» et asclépiades des *Idylles* XXIX et XXX, et j'en passe. Une riche bibliographie (p. 211-226) et divers index (p. 227-234) facilitent la consultation de ces *Ricerche*.

Pol TORDEUR.

Stefano MANFERLOTTI et Marisa SQUILLANTE, *Ebraismo e letteratura*. A cura di St. M. e M. Squ., Naples, Liguori, 2008 (L'armonia del mondo, 10), 24 × 16 cm, XII-214 p., 1 fig., 19, 50 €, ISBN 978-88-207-4200-3.

Montrer le rôle du judaïsme dans la littérature européenne depuis l'époque classique de la civilisation gréco-romaine jusqu'aux ouvrages modernes d'écrivains anglo-saxons et italiens, tel est le but que se sont proposé les initiateurs de ce travail collectif, Stefano Manferlotti, professeur de littérature anglaise, et Marisa Squillante, professeur de littérature latine. Tous deux enseignent à l'Université Frédéric II de Naples, à laquelle sont aussi attachés les autres auteurs du volume recensé à l'exception de Bruno Bureau, professeur de langue et littérature latines à l'Université Jean Moulin de Lyon. C'est à ce dernier que l'on doit la première contribution (p. 1-20), centrée sur le traité *De officiis* de S. Ambroise, évêque de Milan (340-397). Remplaçant les exemples d'ancêtres romains, chers à Cicéron, par l'évocation de figures de l'Ancien Testament, Ambroise voit le christianisme dans la perspective d'une continuité avec l'histoire biblique d'Abraham, Moïse,